Jean-François Bladé

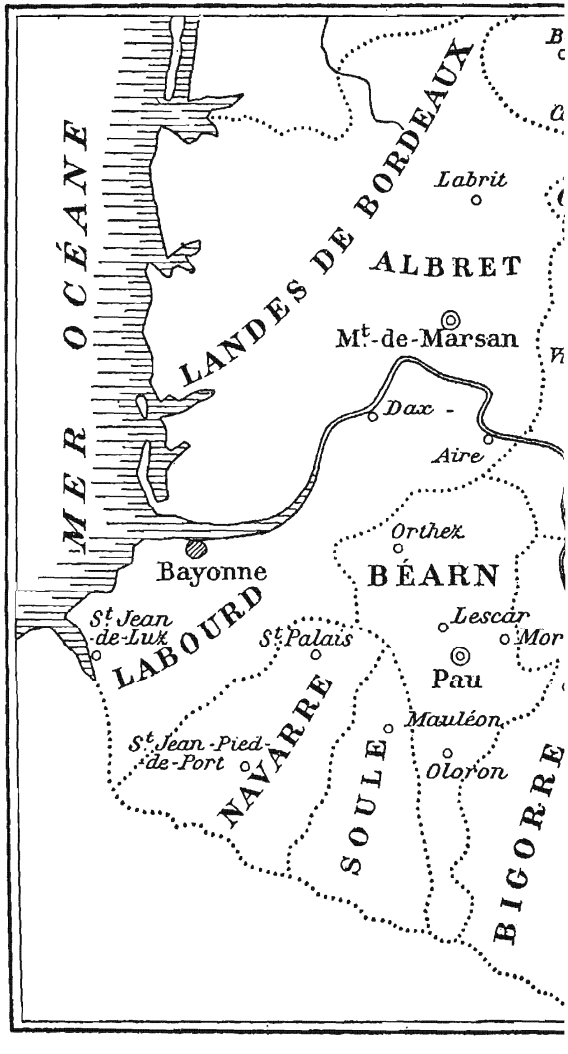
Contes de Gascogne

collecte choisie et présentée par Françoise Morvan

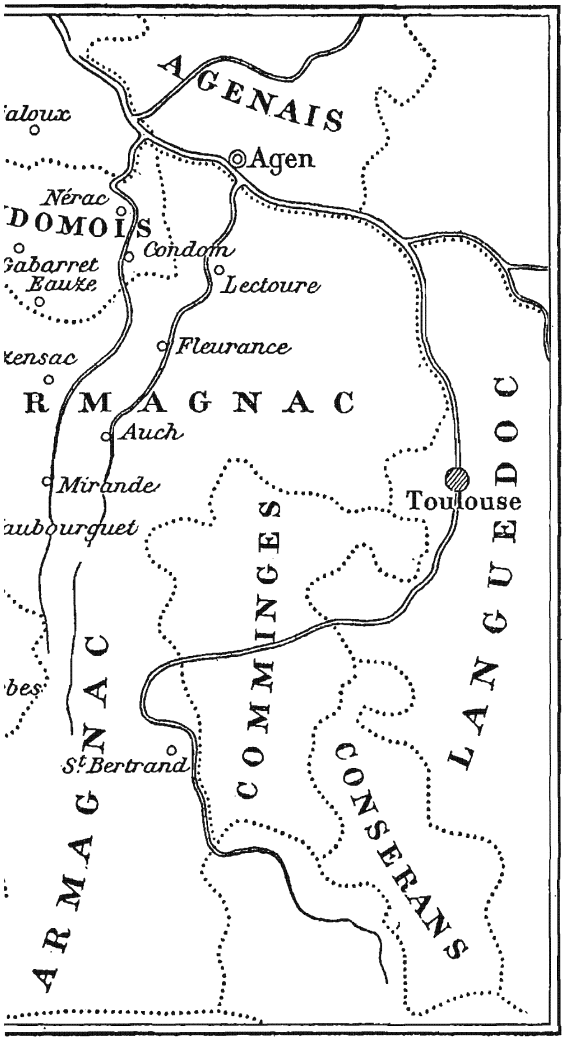
Editions Ouest-France

Extrait de la publication

CARTE DE



Extrait de la publication



D'après la carte dressée en 1752 par le Sr Robert, géographe, et gravée par H. de La Haye, l'aîné.

Nous remercions vivement Patricia Heiniger-Casteret pour son attentive relecture des textes gascons.

INTRODUCTION

Si vous cherchez la Gascogne sur une carte de France, vous risquez de chercher longtemps : Guyenne, Gascogne, Agenais, Lomagne, Armagnac, chaque nom vous renvoie à des noms plus énigmatiques. Quel rapport avec l'Aquitaine ? Avec le Pays basque ? L'histoire et la géographie se mêlent avec la politique pour rendre toute définition si confuse que certains finissent par faire coïncider la Gascogne avec le département du Gers. Mais, bien sûr, les choses sont un peu plus compliquées... A l'origine de la Gascogne, les Vascons, venant des montagnes cantabriques, qui envahirent l'Aquitaine au VIe siècle. Après les grandes invasions, le duché de Gascogne, d'abord autonome, fut démembré en plusieurs seigneuries (les comtés d'Armagnac, d'Astarac, de Fezensac, de Pardiac et de Gaure, les vicomtés de Fezensaguet et de Lomagne), puis passa entre les mains du comte de Poitiers et suivit dès lors les destinées de la Guyenne. Le gouvernement de Guyenne-et-Gascogne, qui avait Auch pour capitale, couvrait les départements actuels du Gers et des Landes et s'étendait jusqu'aux Pyrénées, englobant même les cantons basques de la Soule et du Labourd. Partagée entre les

ressorts des Parlements de Bordeaux et Toulouse, la Gascogne linguistique couvrait donc tout le sud-est de la France, de l'estuaire de la Gironde aux Pyrénées, avec une petite zone vasco-gasconne autour de Bayonne. C'est une très vaste partie de l'Occitanie, une région où les traditions populaires se sont maintenues longtemps vivantes, et d'une remarquable richesse.

Si vous cherchez le nom de Jean-François Bladé, vous risquez fort de vous égarer à nouveau. Est-ce bien lui qui a écrit *La Vasconie cispyrénéenne jusqu'à la mort de Dagobert Ier*, l'*Eloge de Clémence Isaure*, l'énigmatique essai sur *La Charte d'Alaon et les neuf confirmations,* la non moins énigmatique brochure intitulée *La Novempopulani depuis l'invasion des Barbares jusqu'à la bataille de Vouillé,* la *Notice sur le vicomté de Bezaume, le comté de Benauges, les vicomtés de Bruilhois et d'Auvillars et les pays de Villandraut et de Cayran* avec, pour clore une liste qu'il faut bien limiter, *Les Nitiobriges*, *Les Tolosates et les Bituriges* ? Mais oui, lui, lui, encore lui, et vous pourrez énumérer encore des dizaines de *rapports*, de *dissertations*, de *mémoires*, de *notices*, de *discours*, de *remerciements,* parmi lesquels émergent timidement trois volumes de poésies populaires et, comme en vrac, quelques recueils de proverbes, de dictons, de superstitions et de contes. Une petite notice vous renverra peut-être vers un certain Zéphyrin Bladé, folkloriste gascon, né en 1827 et mort en 1900.

Extrait de la publication

I.
DE SABLE SEME D'EPIS DE BLE D'OR SANS NOMBRE

Eh oui, ce Zéphyrin est notre Jean-François, qui, détestant son prénom, s'était rebaptisé. Le plus gascon des folkloristes de tous les temps, né à Lectoure, en plein cœur du Gers, le 15 novembre 1827, est un personnage étonnant, auteur de l'une des plus belles collectes de chants et de contes de France et pourtant à peu près oublié depuis un siècle, malgré quelques efforts épisodiques pour rééditer ses livres, étudier tel ou tel aspect de son œuvre et appeler en vain à une publication exhaustive qui lui rende enfin justice.

Par chance, nous disposons de témoignages étrangement vivants, dus à la ferveur de sa nièce et de quelques amis, déjà surpris de l'abandon où cette œuvre majeure était tenue. Par un curieux paradoxe — curieux pour un érudit, correspondant de l'Institut, et spécialiste de sujets aussi ardus qu'hermétiques — il lui appartient d'avoir suscité, au lieu de savantes dissertations, des commentaires qui semblent sortir de ses contes pour lui rendre hommage, comme à l'un de ces personnages fantasques, voués à la malchance, mais toujours prêts à combattre le mauvais sort, qui peuplent ses œuvres.

Extrait de la publication

Beaucoup l'ont vu jusqu'au fond et ne l'ont pas saisi jusqu'au fond. Ils ont été trompés par sa verve. Ce savant fut pour eux un amateur. Il faisait figure d'original. Certains de ses amis n'avaient-ils pas eu l'idée de réunir, après sa mort, en un Bladeana, *ses histoires les plus savoureuses ? Mais, comme l'a mélancoliquement écrit son Pylade, M. Adrien Lavergne*[1], *il aurait manqué la physionomie, la voix et le geste de cet extraordinaire conteur. Quelle joie quand il était là ! On se retrouvait à Lectoure, à Auch, à une table de presbytère. Quelques propriétaires, plus ou moins frottés de latin, des curés amis des abeilles, fêtaient de leurs fous rires ses épigrammes et ses petits vers. Le Gers ne manquait pas de ces gens simples et érudits qui embellissaient du déchiffrage d'un taurobole une vie provinciale... On voit encore, à l'extrémité de la terrasse, le petit pavillon où il travaillait. Il y était seul avec lui-même. Alors, le château ruiné des comtes d'Armagnac et les cyprès des deux cimetières, quenouilles noires massées au flanc du vallon, lui parlaient ce langage qui n'est que dans le cœur.*

Voilà ce qu'écrit sa nièce qui, devenue écrivain à son tour, est partie sur les traces de son oncle Zéphyrin[2]. Elle évoque avec tendresse son enfance, dans la vieille maison près de la cathédrale de Lectoure :

1. Adrien Lavergne a publié en 1904 une longue « Notice biographique et bibliographique » sur Jean-François Bladé dans le *Bulletin de la Société archéologique du Gers*.

2. J'ai pris le parti de citer largement les meilleurs passages du livre qu'elle a consacré à son oncle, sous son nom de plume de Jean Balde, *Un d'Artagnan de plume, Jean-François Bladé* (Plon, 1930). Née en 1885, morte en 1938, Jeanne Alleman est l'auteur d'une œuvre romanesque qui a connu un certain

Extrait de la publication

Au-dessus de la fraîche vallée du Gers, sur son acropole de rochers roux, couleur d'eau-de-vie et d'argile cuite, le repaire des comtes d'Armagnac se dresse comme une citadelle paysanne... Lectoure, resserré sur son plateau, avec sa grande rue pareille à une épine dorsale, d'où dégringolent vers les remparts d'étroites ruelles, était, il y a un siècle, comme aujourd'hui, une petite cité assez engourdie. Les promenades y sont belles, les conversations infinies. Mais beaucoup de beaux hôtels, alternant avec les boutiques où l'on vend de l'épicerie et des espadrilles, semblent à présent des maisons mortes. Lectoure était une ville de bourgeois. Les meilleures familles y vivaient jadis quiètement des revenus de leurs métairies. En Gascogne, la bonne humeur tient lieu de tout : « Le roi ne dîne pas deux fois », dit-on... Où qu'on aille, sur cette croupe, les ruelles caillouteuses, rétrécies par la visière ébréchée des toits, débouchent au-dessus d'un panorama azuré. C'est dans ce nid de vieilles pierres et d'esprit gascon que J.-F. Bladé a grandi. Il en a hérité l'indépendance et la belle humeur.

Le père de Zéphyrin était notaire et souhaitait voir son fils prendre sa succession, comme il avait lui-même pris la

---

succès entre les deux guerres. Amie de François Mauriac, elle excelle surtout dans la transcription de souvenirs (voir notamment *La maison au bord du fleuve, souvenirs bordelais*, recueil publié un an avant sa mort et réédité en 1990 par une petite maison d'édition bordelaise, l'Horizon chimérique). Comme il est peu probable que son essai sur Jean-François Bladé, devenu pratiquement introuvable, connaisse un jour une réédition, il a semblé que la meilleure façon de lui rendre hommage, tout en rendant hommage à ce personnage de folkloriste batailleur et facétieux qu'elle a campé avec une sympathie communicative, était de s'appuyer aussi largement que possible sur ces souvenirs.

Extrait de la publication

succession de son père. Bien que cela n'ait apparemment pas grande importance, on notera au passage que l'espiègle Bladé s'est plu à laisser accroire qu'il descendait d'une longue lignée de notaires, ce qui n'est pas exact ; de même se plaisait-il à rappeler qu'il descendait d'une famille noble par sa grand-mère, et, outre une galerie d'ancêtres hétéroclites acquise en salles des ventes, aux dires de sa nièce, décrivait complaisamment le blason des Bladé, « de sable semé d'épis de blé d'or sans nombre » — pure invention d'après d'aucuns, mais si belle, et comme droit sortie de ses contes pour attirer notre attention sur des dispositions moins anecdotiques qu'il y paraît : le désir de retrouver des origines, et de les inventer au besoin, est constitutif de la collecte et correspond à un désir de revenir à la lignée maternelle et regagner une noblesse perdue.

Faisant preuve d'un esprit d'indépendance égal à celui de sa grand-mère, Marie de Lacaze, le jeune Bladé se distinguait par une imagination et une énergie peu faites pour l'incliner à suivre la voie paternelle. C'est lui-même qui a évoqué le jardin aux contes et la figure tutélaire de sa grand-mère.

Voici l'été. Le soleil baisse. Dans notre jardin de Lectoure, les oisillons chantent parmi les hautes branches de cyprès. A l'ombre, avec ses servantes, ma grand-mère, pareilles aux matrones romaines, file la laine ou le lin. Assis aux pieds de l'aïeule, je me tais et j'attends.

Servantes, amusons le petit.

En voilà jusqu'à la nuit.

Dans l'idiome natal, les beaux contes se déroulent, scandés par les voix rythmiques et lentes. Ils se déroulent

dans leurs formules invariables et sacramentelles, souvent coupés de silences, où les filandières, avec de grands gestes de Parques, renouent leurs fils brisés et leurs souvenirs lointains.

Cet automne, les contes reviendront, le soir, après souper, sur l'aire des métairies, où nos paysans dépouillent le maïs tandis que les chiens aboient au loin dans la campagne, sous la lune pâle d'octobre. Jusqu'à l'heure du coucher, les filandières parleront aussi, cet hiver, sous la grande cheminée où la torche de résine grésille, fumeuse et pâle, tandis qu'au dehors la bise se lamente dans les arbres effeuillés[3].

Ce que nous retrouvons dans ses contes, c'est d'abord cette voix d'enfance. On a pu l'accuser d'avoir arrangé ses textes, à la manière des folkloristes de son temps, voire de les avoir inventés, il partage avec Luzel[4] ce don rare de nous ramener à cette origine, qu'il ne trahit pas. Le conte

3. Jean-François Bladé, *Contes populaires de la Gascogne*, tome I, Préface, p. III-IV.

4. Né dans une famille paysanne du Trégor, François-Marie Luzel (1821-1895), contemporain de Bladé, a suivi un itinéraire proche du sien et, collectant des contes et des chansons en breton, rencontré des problèmes très semblables à ceux qu'il a eu à résoudre. Conscient de cette parenté, et souhaitant approuver sa mise en cause des falsifications du *Barzaz Breiz* du vicomte Théodore Hersart de La Villemarqué, Bladé lui a d'ailleurs dédié son édition de *Trois nouveaux contes populaires recueillis à Lectoure* (*Revue de l'Agenais*, tome VII, tiré à part, Agen, 1880). L'édition des œuvres de Luzel est en cours aux Presses universitaires de Rennes/Terre de Brume (dix-huit volumes parus à ce jour) ; sa biographie, parue aux mêmes éditions, peut permettre de poursuivre la comparaison entre deux expériences parallèles. Il serait également intéressant de les mettre en relation avec l'expérience d'Achille Millien (1838-1927) dont l'immense collecte est en cours d'édition (à ce sujet, voir *De l'écriture d'une tradition orale à la pratique orale d'une écriture,* actes du colloque de Clamecy des 26 et 27 octobre 2000, FAMDT, éditions Modal).

Extrait de la publication

peut être épars et dépenaillé, il lui rend une plénitude qui s'inscrit dans la grandeur de la tradition entendue avant toute autre voix et c'est ce qui le rend précieux. Il est probable que, comme pour Luzel encore, le fait d'avoir suivi une scolarité fantaisiste a joué en sa faveur. A six ou sept ans, on le met en pension chez son oncle, un curé de village truculent qui le laisse galoper dans la campagne et ne manque aucune occasion de partager avec lui son répertoire de contes facétieux. Jeanne Alleman, sa nièce, évoque ces souvenirs qu'il se plaisait à rappeler, lui aussi :

Le petit Zéphyrin fut au Pergain le plus heureux des écoliers. Ah ! la belle campagne et la bonne vie ! L'oncle curé ne le tirait pas du lit pour servir la messe, toujours dite avant le lever du soleil. A la saison même de la moisson et des grands travaux de l'été, hommes et femmes y assistaient. Mais on laissait aux enfants bien du loisir et de la liberté. Le curé mit son neveu à l'école du village ; et chaque fois que le petit était puni, il lui envoyait par sa servante le morceau de pain sec sur une serviette, avec une fourchette et un couteau, car il était très gascon d'esprit et se plaisait à faire des farces... Chaque soir, après la classe, il réunissait une troupe de gamins dans le jardin du presbytère. On jouait au « ponchocut », jeu innocent où il fallait s'accroupir, sauter, se poursuivre avec des fuseaux de fileuses. A la nuit tombée, dans la cuisine, le curé leur disait des contes. C'était toutes sortes de récits sur les gens de Sainte-Dode, qui ont toujours passé pour être simples d'esprit. On mettait sur leur compte force bêtises. Comme ils s'étaient avisés qu'ils ne gagnaient pas assez à travailler leurs champs et leurs

Extrait de la publication

vignes et à élever leurs chevaux, ils avaient imaginé de semer leurs champs d'aiguilles. Huit jours après, ils ôtèrent leurs sabots et entrèrent dans les champs pour voir si la semence commençait à lever. Naturellement, les aiguilles leur piquaient le dessous des pieds.

— Bon, criaient-ils, les aiguilles naissent. Les aiguilles naissent. Elles nous piquent le dessous des pieds.

Beaucoup moins drôle est son séjour au petit séminaire d'Auch où il entre en septième à la rentrée de 1838. Appelé un jour à faire un discours de distribution des prix à l'endroit même où il fut si souvent convié par ses professeurs à la *table de pénitence*, il l'évoque cependant encore comme un lieu où il a pu donner cours à une passion précoce et partagée :

En septième, nous étions déjà plusieurs que hantait instinctivement le souci de cette littérature populaire de la Gascogne dont je devais, bien plus tard, recueillir et publier les éléments ; pour contenter notre passion, nous faisions les malades, on nous envoyait à l'infirmerie et nous y trouvions d'autres camarades, presque tous aussi bien portants que nous. Là, on m'a dit de beaux contes, et par douzaines. Je ne me serais jamais lassé de les entendre. Mais il fallait compter pourtant avec le terrible docteur Campardon... Son ordonnance était invariable : « Tisane, diète » et quelquefois pis encore. Forcément, il fallait vider la place et retourner au réfectoire avec un appétit de véritables cannibales.

C'est au petit séminaire d'Auch que devait naître la *Revue de Gascogne*, fondée par un ancien supérieur, — la *Revue de Gascogne* où le jeune Bladé allait faire ses

Extrait de la publication

premières armes avant de revenir, bien longtemps après, travailler à la bibliothèque de son ancien collège et rencontrer les savants abbés devenus ses collègues en recherches érudites.

Ce n'était pourtant pas l'érudition qui le tentait à l'origine : on aurait pu croire qu'un esprit si fantasque, doublé d'un écrivain doué d'une si rare capacité d'expression, se tournerait vers les lettres et, de fait, après des études de droit à Toulouse imposées par la volonté paternelle, c'est à Paris qu'on le retrouve au milieu du siècle, fréquentant, comme Luzel encore, la bohème littéraire du quartier latin, et nouant même des relations avec Baudelaire. Nous avons un témoignage de son ami Delvau sur ces débuts littéraires :

Paris aurait dû le garder. Bladé contait bien. C'était aussi un mime excellent, un « grimacier » plein de fantaisie, et nous riions tous comme des mouches au soleil lorsqu'il faisait « à lui tout seul » comme Alexandre Dumas son journal, la « procession du village », enfants de chœur, gros chantres, bedeaux, fabriciens et le reste ; ou bien le « colonel Silex » buvant son absinthe en lisant son Moniteur de l'Armée. *Le spleen le plus granitique se serait liquéfié au contact de cette voix, de ces gestes, de ces roulements d'yeux, de cette gaieté. Je ne sais pas au juste — ni vous non plus, n'est-ce pas ? — comment riaient les dieux du bonhomme Homère, mais je doute qu'ils y missent autant d'abandon, d'éclats et de déboutonnement.*

Les nouvelles qu'il a pu écrire en ce temps-là, *Le faux Martin Guerre*, *Le dernier des hérétiques*, *L'ennemi d'Abd-el-Kader*, furent publiées par la *Revue d'Aquitaine* entre 1856 et 1860 et témoignent d'un authentique talent

Extrait de la publication

d'écrivain — un écrivain qui, on doit le noter, commence par publier un faux conte, dans la tradition de Mérimée, « La flûte, souvenir gallo-romain traduit du catalan de Bartholomé Herreras ». « La flûte » est, d'après Adrien Lavergne, la *déformation littéraire d'un conte* que Bladé *devait publier plus tard, dans sa belle simplicité, sous le même titre, « La flaüto »*[5]. Parodie, *couillonnade*, comme le disait Bladé ? En tous cas, la frontière entre la littérature et le conte apparaît d'entrée de jeu bien poreuse.

Mais la plaisanterie avait assez duré : rappelé à Lectoure en 1855, à la mort de son père, Zéphyrin refuse de reprendre l'étude notariale et s'inscrit au barreau. Jeune avocat, attendant le client, il est plutôt tenté de griffonner ses nouvelles dans le petit pavillon au bout du jardin et de poursuivre ses recherches à sa guise, mais sa famille ne l'entend pas de cette oreille. Le voilà nommé juge suppléant à Lectoure. Le bureau du président du tribunal ne tarde pas à être jonché de lettres anonymes, et sa nièce, revenant sur ce premier fourvoiement, résume en quelques lignes toute une existence :

La famille aussi n'était pas loin de tenir pour révolutionnaire ce grand garçon qui s'était tant attardé à Paris — Dieu sait où ? — et sentait la poudre des barricades sur lesquelles on disait qu'il s'était juché. Oui, plus tard même, alors qu'il avait publié tant de livres savants auxquels personne chez nous ne comprenait goutte — et qui donc s'avisait d'ailleurs de les lire ? — ce membre correspondant de

5. Adrien Lavergne, « Jean-François Bladé », *Bulletin de la Société archéologique du Gers,* 1904, p. 255. Les nouvelles de Bladé ont été rééditées en 2000, à l'occasion du centenaire de sa mort, par les éditions Loubatières.

Extrait de la publication

l'Institut, commenté par Gaston Paris, qui était en relation avec les mythologues du monde entier, continuait d'être traité en enfant.

« Est-ce que tout cela est sérieux ? » se demandait-on.

Le pauvre cher grand-oncle, avec sa conversation étincelante, n'entretenait-il pas lui-même sa légende ? Après ces séances dont son esprit faisait les frais, lorsqu'il s'en allait, dégrisé de toutes ces paroles, un peu de tristesse l'avertissait de sa solitude. Il ne fait pas bon être trop différent des autres. Certes, son dessein n'était pas, à Lectoure, de scandaliser. Mais on peut se demander quelle fatalité poussait vers la magistrature cet indépendant, cet autodidacte, fait pour engloutir des bibliothèques et pour s'attarder dans les auberges de Gascogne, où tournent embrochés dindons et canards ; car il y a un destin, inscrit en nous-mêmes, auquel nous collaborons de gré ou de force, serait-ce en dormant, tout comme le sage attend la fortune ; et son destin, à lui, ce grand laborieux qui semblait au milieu des gens occupés l'éternel flâneur, était de rechercher dans la vieille terre, sur les roches sèches, au milieu de tant de broussailles, de tant de fougères, la paillette d'or et le feu follet de la légende, dieu fluide, presque insaisissable, qui n'a pour autel que les pierres jetées dans la braise d'un feu de Saint-Jean et qui porte, éblouissant, au milieu du front, l'œil de diamant du géant des brumes.

Hélas, sur cette première erreur d'orientation s'en greffe une autre dont Bladé lui-même rend compte dans une lettre à un érudit, l'abbé Léonce Couture, professeur de langues romanes, spécialiste des hérésies, auteur d'arti-

Extrait de la publication

cles dans la *Revue d'Aquitaine*, qui restera son ami jusqu'à la fin de ses jours :

La masse, trop grande peut-être, de mes lectures générales m'avait plongé dans des hésitations et des doutes dont je ne voyais pas le terme. Je me sentais attiré vers toutes les choses, et le dégoût ou la conscience de l'impossible me prenaient quelques jours après. Je me sentais fait pour les choses historiques et littéraires, l'amour-propre et la force du fait accompli m'entraînaient malgré moi vers la magistrature ou le barreau, où quelques demi-succès, prônés par des idiots que je regarde comme mes ennemis les plus dangereux, m'ont donné l'intime conviction que je n'avancerais pas beaucoup... J'essayais de passer mon temps le moins mal possible en écrivant une absurde nouvelle, dont vous avez la déplorable indulgence de dire du bien. Ce n'était pour moi qu'un exercice de style, un avertissement instinctif et sans sujet arrêté. Il en est de même de ma critique sur le livre de M. Moët. En m'arrêtant à Paris, dans un voyage que j'ai fait ces vacances en Allemagne et en Hollande, on m'avait bien proposé de m'éditer avec la couverture jaune de la Librairie nouvelle. Les nombreux amis que j'ai dans la prose militante m'auraient certainement donné l'aubade ou le charivari, à mon choix. A quoi cela eût-il servi ? Je ne me sens aucune envie de m'ensevelir tout vif dans le cimetière de la littérature de circonstance (lettre datée du 26 février 1860).

Le voilà engagé dans le projet qui occupera toute sa vie — une monumentale histoire de la Gascogne : *Tout ce que j'avais amassé sans but dans ma trop fidèle mémoire semble avoir été mis de côté tout exprès pour me servir :*

Extrait de la publication

le droit actuel, canonique, féodal, l'hagiographie, l'histoire générale et locale, la littérature profane et sacrée... Doué, de fait, d'une mémoire prodigieuse, il la met désormais au service de recherches ingrates qui lui ouvrent bientôt les portes des sociétés savantes, au risque de les lui refermer sans tarder car son tempérament batailleur et facétieux l'amène à ferrailler sans fin contre d'obscurs érudits, plutôt comme un don Quichotte de batailles perdues dans la poussière des bibliothèques que comme un « d'Artagnan de plume », selon l'expression de sa nièce, et l'on ne peut que soupirer avec elle : *Hélas, qu'allait-il faire dans cette galère de l'histoire provinciale ? Que de temps il allait y perdre ! Mais son amie la plus fidèle, la légende gasconne, l'attendait au détour de sa route, pareille à cette vieille chevrière d'un conte qui habite dans un chêne creux. Une bien pauvre femme, qui n'a pour tout bien que sa chèvre, et qui apparaît, au premier coup de minuit, jeune et belle comme le jour !... Cette vieille femme, Jean-François Bladé a cheminé à son côté. Il a rempli sa cruche à l'eau de la source qui sent le cresson et la menthe. Car elle savait, elle, la vieille illettrée, que les archives tombent en poussière et que la gloire humaine ne vaut peut-être pas le chant d'une flûte de peuplier ou la fumée bleue qui monte le soir de la métairie.*

Extrait de la publication

II.
LE SOUVENIR DE LA BELLE FORME ORALE

Nous ne saurons pas grand-chose de plus du bouillant Bladé, qui devait mourir lors d'un séjour à Paris, après quinze ans de magistrature à Lectoure, puis un retour à une terne carrière d'avocat à Agen. Ce que nous gardons de lui, ce sont ses *Contes populaires recueillis en Agenais* qu'il devait publier en 1874, sept ans après ses *Contes et proverbes populaires recueillis en Armagnac* et douze ans avant ses *Contes populaires de la Gascogne* publiés aux éditions Maisonneuve, son œuvre maîtresse avec les *Poésies populaires de la Gascogne* parues en 1881 chez le même éditeur.

Les deux séries de trois volumes de contes et de poésies populaires méritent bien d'être qualifiées de *chefs-d'œuvre incontestés classiques de la littérature d'oc, au même titre que les œuvres des auteurs les plus éblouissantes*, comme l'affirment Robert Lafont et Christian Anatole dans leur *Nouvelle histoire de la littérature occitane*. Ils font de lui *le Grimm, le Nodier de la Gascogne*, mais peut-être vaudrait-il mieux dire le vrai successeur de Perrault en France.

C'est à l'abbé Couture que revient le mérite de l'avoir incité à collecter les contes, les dictons et proverbes du pays

gascon. Une tâche qui n'allait pas de soi : si les genres à forme fixe, chansons, dictons et proverbes, ne posaient pas trop de difficultés de transcription, en revanche, publier des récits, fluctuants, variables selon le donneur, et, qui plus est, impossibles à noter au vol sinon sous forme de notes elliptiques, posait des problèmes de méthode on ne peut plus ardus : comment faire passer un récit de l'oral à l'écrit sans le trahir ? Et comment le faire en partant d'une langue elle-même fluctuante, puisque variant d'une région à l'autre, sans modèle de prose de fiction ? Publier les contes selon une méthode scientifique rigoureuse, en se bornant à transcrire un récit, était impensable (et d'ailleurs impossible en l'absence de possibilité d'enregistrer) ; les embellir à la manière romantique était les trahir : entre la tentation scientifique et la tentation littéraire, autrement dit entre le modèle allemand hérité des frères Grimm, avec comparaisons savantes, notes de bas de page, appareil critique envahissant, et le modèle de Nodier, séduisant mais faux, Bladé (comme Luzel en Bretagne à la même époque) a longtemps tâtonné pour trouver sa voie à lui.

Vers la fin de 1855, j'avais tout au plus en portefeuille sept à huit contes, déjà notés avec le ferme propos de réduire strictement mon rôle à celui de simple sténographe et de traducteur fidèle, note-t-il dans la préface de ses *Contes populaires de la Gascogne* — mais qu'entend-il par *sténographier* dès lors que la transmission écrite suppose une interprétation dans laquelle il semble justement être passé maître ? Le texte le plus intéressant de tous ceux qu'il a pu écrire à ce sujet est peut-être la préface de son premier livre, ces *Contes et proverbes populaires recueillis*

TABLE DES MATIÈRES

Introduction de Françoise Morvan 9
Avertissement de Jean-François Bladé.....43
Le Prince des sept Vaches d'Or 45
L'Homme aux dents rouges 55
Les deux jumeaux et les deux Fées.....63
Le Bécut 69
L'Homme Voilé 79
La nuit des Quatre-Temps 99
La Belle Madeleine.....105
Le roi enchaîné 115
Le cœur mangé.....129
Pieds-d'Or 133
Le jeune homme et la Grand-Bête
à tête d'homme 151
La Belle Jeanneton.....161
La marâtre 171
Le retour du seigneur.....181
Les trois enfants 189
Le Drac.....195
Les deux jumeaux 207
La belle endormie 215

Extrait de la publication

La Mer qui chante, la Pomme qui danse
et l'Oisillon qui dit tout 225
Le Bâtard 241
La reine châtiée 255
Le Roi des Corbeaux 263
Annexes 277
Lou Rèi de las Agraulos 278
La punicion de la vila de Lorda 291
La punition de la ville de Lourdes 293
Dictons et proverbes 295
Bibliographie 298

ISBN : 978-2-73-735170-9

Extrait de la publication